

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE CYCLOPANO UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL

Impression par la Compagnie d'Imprimerie Ferrault.



Vol. II - No. 26

Samedi, le 12 Sept. 1896



LE SOIR

Journal Quotidien

PUBLIÉ À MONTRÉAL

1650 Rue Notre Dame

Boîte Postale



Telephone Administration 2929

1 CENTIN LE NUMERO



LI-HUNG-CHANG EN FRANCE

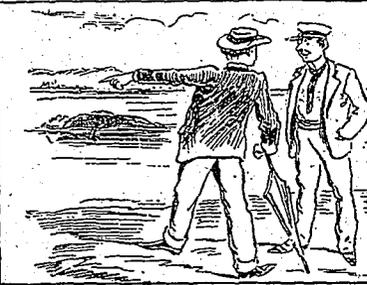
L'ambassadeur de l'Empereur de Chine faisant répéter par un officier de sa suite la manœuvre d'un nouveau canon.



—Écoute, mon chéri, si tu es bien sage, je te donnerai deux sous.
—Ah! ben non... à ce prix-là, grand'mère, ça ne sera pas à faire.



—Dites-moi, maintenant, mon jeune ami, ce qu'était le Colysée?
—Le Colysée? hum!... c'était... c'était l'endroit où les anciens déposaient leurs colis en consigne.



—Je vous assure que ce qui émerge là-bas, c'est un cachalot.
—Allons donc, c'est ma belle-mère qui fait la planche!



—Prends donc ton parapluie Prud'homme.
—Jamais, je veux imiter le courage des braves soldats qui supportent vaillamment la saison des pluies.



—Et la preuve, Madame, que, comme le constate l'Observatoire, la terre se refroidit, c'est qu'il y a 40 ans, j'arborais un pantalon de Naukin le 1er mai.



—Vous avez donc arraché tous mes melons, pourquoi cela?
—Personne ne le digère dans la maison, excepté Madame... et ça tenait tant de place...



—Un malheur, Monsieur! Un canot qui vient de chavirer avec six personnes et je ne sais pas nager pour aller à leurs secours!..



—Quel imbécile, il a coupé dans le bateau! ce que je vais nie payer ses hardes.



—Métie-toi, Litta... si tu savais ce que les hommes sont trompeurs!



—Oui, Madame, je suis le pédicure des cours étrangères, c'est moi qui ai l'honneur d'enlever les cors à nos premières têtes couronnées



—Dites-moi, garçon, ces "Emincés Perrigneux" est-ce mangeable?
—Dame, oui, M'sieu... pour celui qui ne les voit pas faire..



—Dites donc, laitière, mais c'est de l'eau que vous me donnez là?
—Sapristi, on a oublié d'y mettre le lait!..



—Votre état?
—Professeur de jeûne, Monsieur le Juge.



Système de roues adopté par le sire de Boutenville pour se faire emmener par son page quand une soif exagérée lui a enlevé l'usage de la raison et de ses jambes.



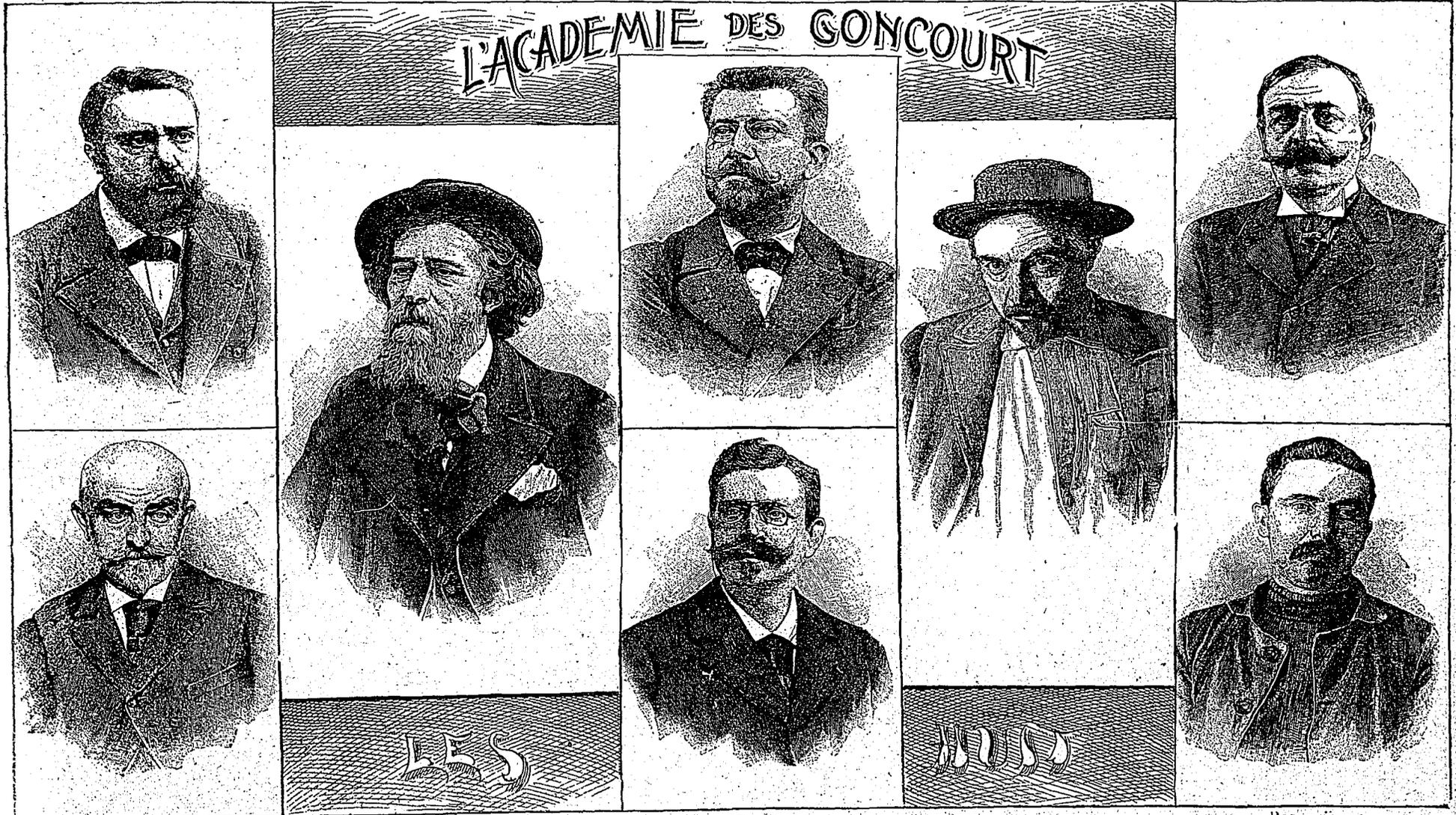
Gustave Geffroy.

Alphonse Daudet.

Paul Marguerite.

Rosny aîné.

Octave Mirbeau.

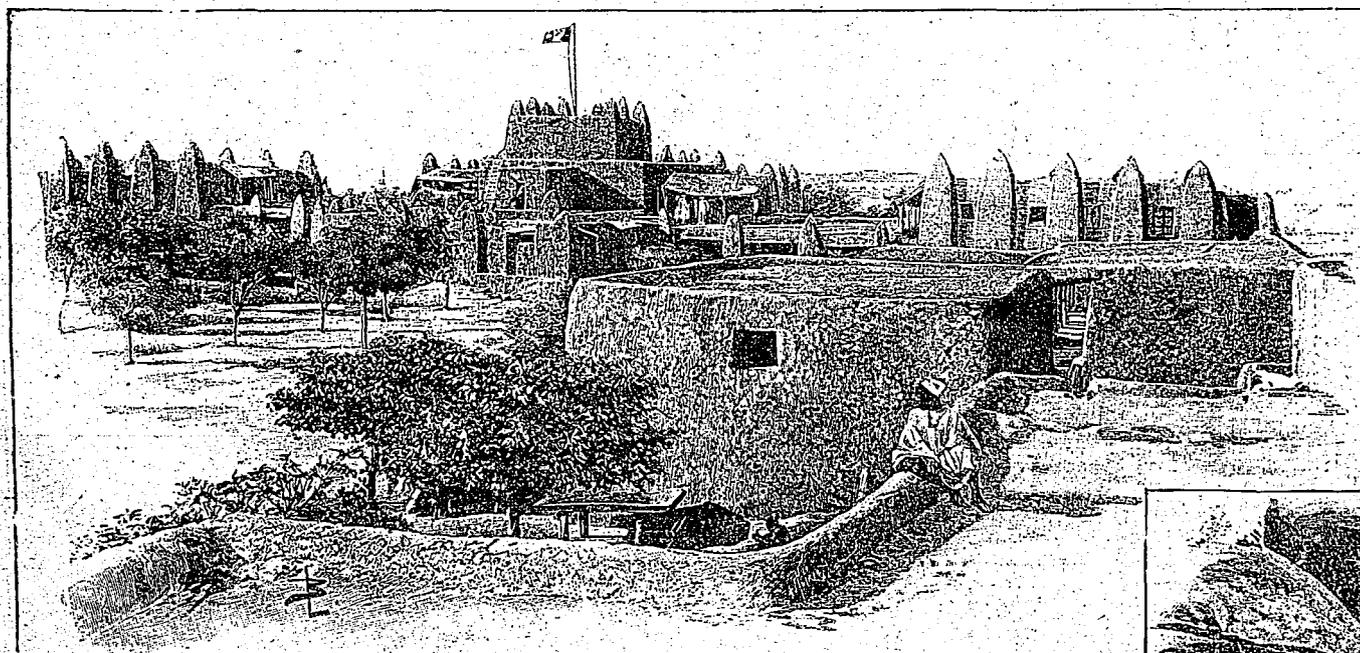


Jorie-Karl Huynans.

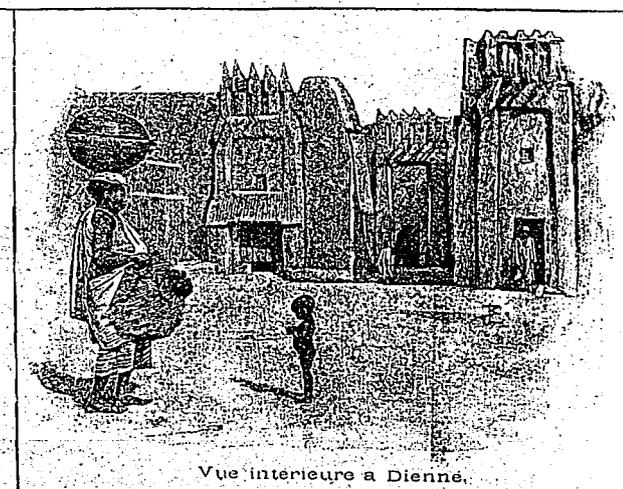
Léon Hennique.

Rosny, jeune.

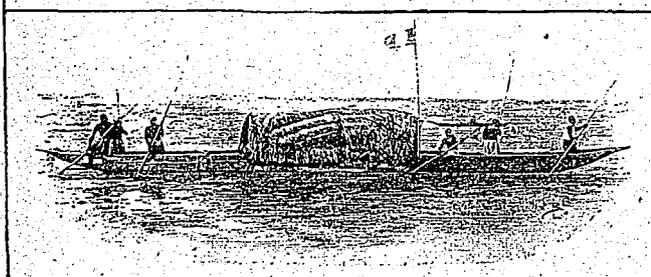
Monsieur Edmond de Goncourt, a par son testament, consacré sa fortune à la fondation d'une académie, devant se composer de dix écrivains français, renonçant a devenir membre de l'académie française. Il n'a dans son testament désigné que huit des premiers aacadémiciens lesquels devront choisir les deux autres.



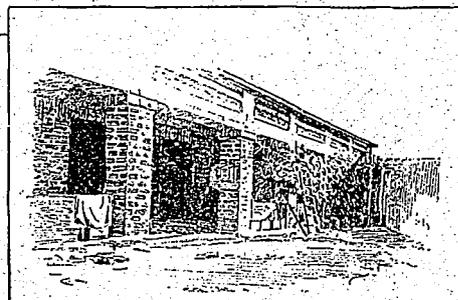
Segou : l'ancien palais du roi.



Vue intérieure a Diénié.



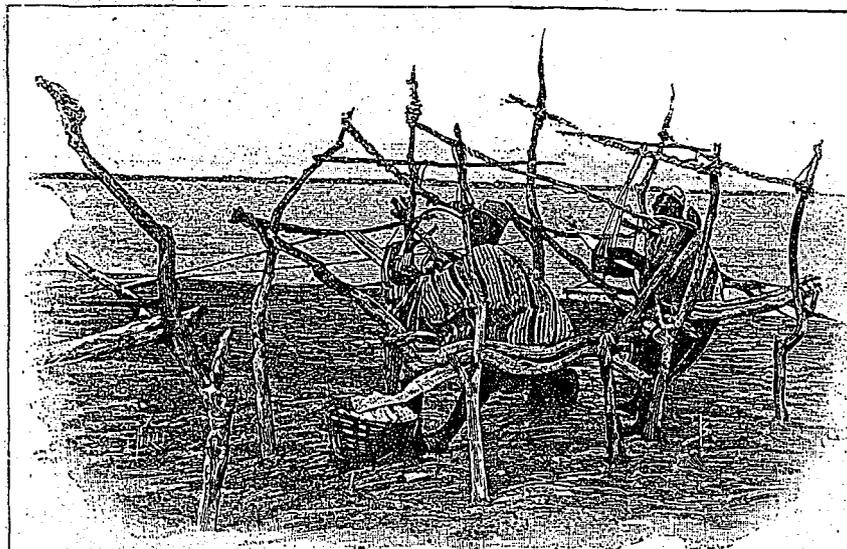
Piroque postale.



Un bureau de poste.



Une rue a Diénié



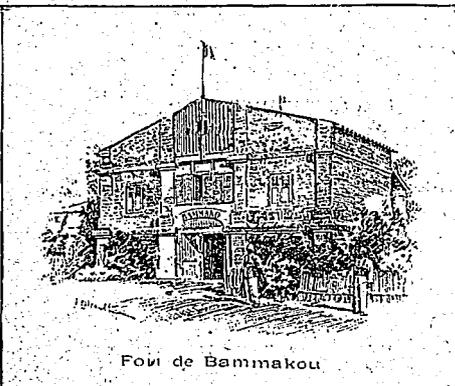
Tisserands sur les bords du Niger.



Une cascade dans la vallée des sources.



Porteur d'un message urgent.



Foire de Bammakou



La monnaie du pays.

Bammakou, Les cercles sont ceux de : Nioro, Kita, Baoulabé ; les postes : Selibabi et Goumbou. Autres centres européens : Medine, Dinguirai, Dioubéba, et Badoumbé. 2^e La région sud ou du Haut-Niger, chef lieu : Bissandougou, l'ancienne capitale de Samory. Cercles : Siguiri, Farannah, Erimakono, Kissidougou ; postes : Kankan, Beyla, Kerouané, Kouroussa. 3^e Région de l'est, qui s'étend sur la rive gauche du Niger et, sur la droite, à travers la boucle, chef-lieu : Bammakou ; cercles : Bougouni ; postes : Koulikoro et Toulimandio. 4^e Région nord-est, également à cheval sur les deux rives du fleuve. Chef-lieu : Ségou. Cercles : Dienné, Sokolo, Bandiagara. Postes : Mopti et Gourao, sur le lac Debo, point d'attache de la flottille. 5^e Région du nord comprenant le pays des lacs et du nord de la Boucle, chef-lieu : Tombouctou. Cercles : Goundam et Saraféré. Poste : El Oual Hadj.

À la tête de chaque région est un officier supérieur, du grade de commandant habituellement. Les cercles sont administrés par des capitaines, et des officiers de grades divers commandent les postes.

Les *cauris*, l'unité monétaire dans les royaumes nègres, sont de petits coquillages blancs du volume d'un grain de raisin sec, dont on a soixante mille et plus pour vingt piastres. En tant que commodité, cela rappelle incontestablement la monnaie de fer de Sparte au temps de Lycurgue. Mais combien l'on passe aisément sur cet inconvénient, à se voir toujours suivi d'un trésorier nègre, porteur d'un sac rebondi et pesant — tels les khalifes des contes d'Orient ! Et à lui dire souvent : "Compte six cents cauris pour ce poulet," "Donne deux mille cauris pour ce mouton", "Paie dix mille cette ouverture"; à manier banalement ainsi les cent et les mille, sans voir beaucoup diminuer les millions, on savoure pleinement la jouissance de la fortune inépuisable.

AFRIQUE — LES FRANÇAIS AU SOUDAN.

Le Soudan français est divisé en *régions*, subdivisées en *cercles*, comprenant à leur tour des *postes*.

Les régions sont au nombre de cinq : 1^e La région de Kayes où réside, provisoirement, le gouverneur avec l'administration centrale, alors que logiquement le centre de la colonie doit se trouver à

A L'EXERCICE.



—Chapouet, j'yous colle deux jours pour avoir tenu dans les rangs une position incompatible d'avec le respect dû à vos chefs et tout au plus excusable dans la société de civils!..

Une femme à son mari :

—Es-tu bien sûr de ce que tu dis là ?

Le mari à sa femme :

—J'avoue que je ne parierais pas ma tête. Puis, ajoute-t-il de son air le plus galant : ni même la tienne !

Mme Zède est de ces femmes qui passent leur vie à dire du mal de leur mari.

Comme d'habitude, elle se plaignait du sien à des amis.

—Croiriez-vous cela ? Son chien de chassé est mort la semaine dernière, et, de suite, il l'a fait empailler.

—Eh bien ?

—Eh bien ! je suis persuadée qu'il n'en ferait pas autant pour moi !..

Le fils d'un boucher avait de grandes difficultés pour apprendre le calcul des fractions, bien que son maître

d'école fit tout son possible pour le lui enseigner. Lassé, il lui dit un jour :

—Voyons, supposons qu'un client vienne chez votre père, pour obtenir cinq livres de viande, et que celui-ci n'en ait plus que quatre, que ferait-il ?

—Oh ! répond le fils du boucher, c'est bien simple, il donnerait un coup de pouce à la balance pour compléter les cinq livres.

Un fils à son père. — Papa, comment attrape-t-on les imbéciles, ici-bas ?

Le père (avec aplomb) — Avec de grands chapeaux de paille, des plumes, des robes blanches, des bijoux et des gants frais, mon fils. *BUEGO*

La mère, rêveusement. — Oui, je me rappelle, c'est comme cela que je m'habillais avant d'être mariée !..

CONFIDENCES.



—Hé bien ? et ta femme !..

—Charmante... mais, elle a un défaut.. Elle ronfle si fort que chaque nuit je crois qu'il y a le feu à la cheminée.

PECHEURS A LA LIGNE



—En somme, père Jean-Baptiste, êtes-vous content du résultat ?

—Heu ! heu !.. y a balance ; dans les bons jours, ou j'amorce avec deux livres de vers, j'prends à peu près deux livres de poissons..

Echo d'inspection primaire recueilli dans un journal pédagogique ; Le maître vient d'expliquer que les racines appelées *pivotantes* s'enfoncent droit dans la terre.

—Et maintenant, dit-il en terminant, qui va me donner un exemple d'arbre à racine pivotante ?

—Les enfant se regardent sans mot dire. Tout à coup, un d'eux se lève, le visage illuminé :

—Je sais monsieur.

—Dites.

—Les poteaux du télégraphe !

Encore une question que le père de Toto n'a pas su répondre, malgré son savoir très renommé.

—Papa, dis-moi un peu, pour que

je sache : un boulevard et une avenue, tu m'as dit que c'était la même chose...

—Sans doute.

—Et être *dans* ou être *sur*, est-ce que c'est aussi la même chose ?

—Mais non, c'est tout le contraire.

—Alors, pourquoi dis-tu *sur* le boulevard des Capucines, et *dans* l'avenue de l'Opéra ?

Un jeune prodige exécute sur le piano une symphonie non moins militaire que pastorale.

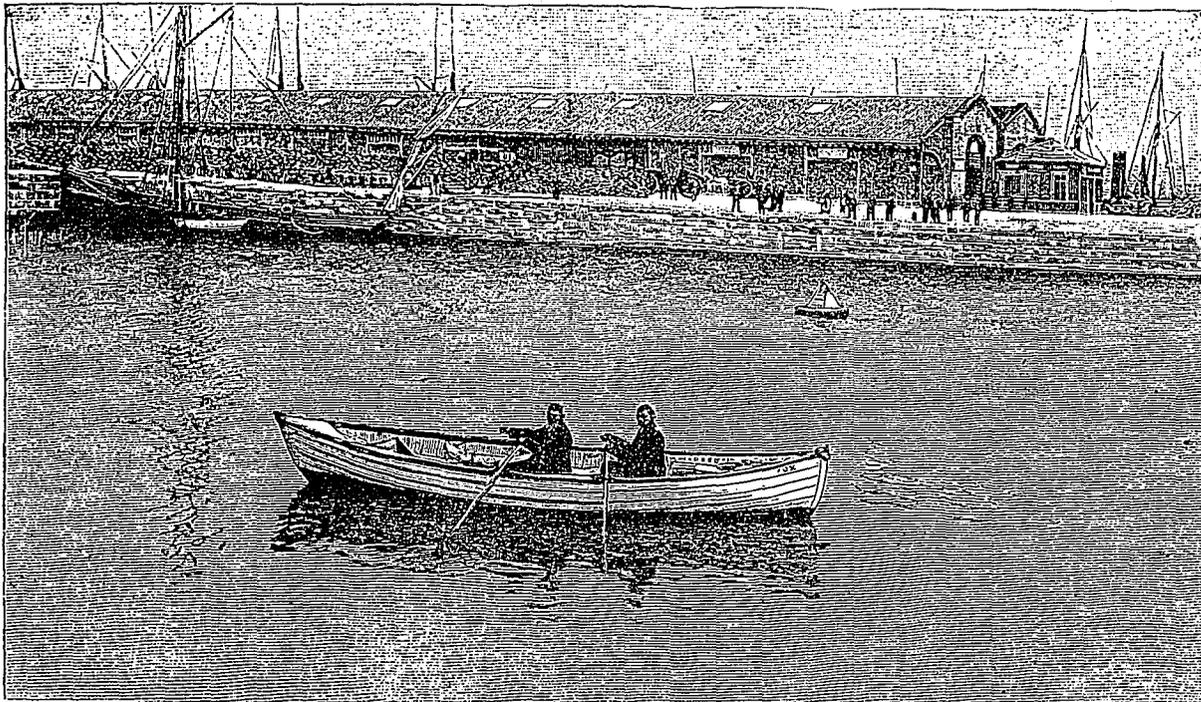
Les parents se pâment d'admiration.

—Hein ? s'écrie la bonne tante— un peu sourde— en s'adressant à son voisin, est-ce assez joli ? Comme c'est ça ? Comme c'est rendu ! On entend le bruit des soldats et des laboureurs qui s'éloignent...

—Ah ! fait le voisin, s'ils pouvaient seulement emporter le piano !



—Dis, m'a'homme ! C'est idée d'mettre des gens si bien habillés à guetter les passants à la porte !



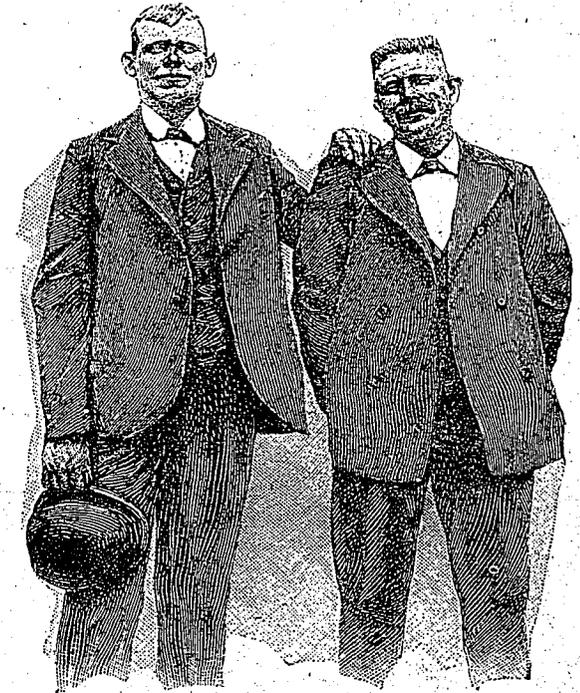
LE FOX—L'arrivée au Havre.

DE NEW-YORK AU HAVRE EN CANOT EN 62 JOURS.

Deux hardis navigateurs avaient décidé de faire la traversée de New-York au Havre, au moyen d'un modeste canot à rames sans voiles ni gouvernail; ils viennent d'arriver au but le 7 août, ainsi que le constate le livre du bord dont voici la traduction :

"Le rowboat *Fox*, du port de New-York, monté par Géo Harbo, capitaine au long cours, âgé de trente et un ans, et Frank Samuelson, âgé de vingt-six ans; laissa New-York le 6 juin. Dix jours plus tard, le *Fox* était rencontré par le transatlantique *Fürst-Bismarck* allant de Cherbourg à New-York. Le 8, le 9 et 10 juillet, le *Fox* fut poussé par la tempête sur les récifs de New-Foundland, et cul-

buta; les deux hommes se jetèrent à la mer, et grâce à des cloisons étanches et pourvu de caissons à air sur l'avant et l'arrière, le canot insubmersible put être redressé; mais les malheureux perdirent leurs provisions et leur eau potable. Le 15, rencontre du trois-mâts norvégien *Cito* qui donne l'eau et des vivres; le 24 juillet, rencontre de l'*Eugène* qui donne également des provisions. Les capitaines des navires rencontrés signent le livre du bord et attestent que le canot ne possède ni voile ni gouvernail. Le *Fox* arrive à l'île de Scilly le 1er août, ayant fait à cette date la traversée en cinquante-cinq jours; arrivée au Havre le 7 août. Dès que ces vaillants de la rame descendent à terre, je les photographie et recueille leurs impressions. Ils étaient décidés à mourir; coûte que coûte il fallait



Les marins du "Fox"

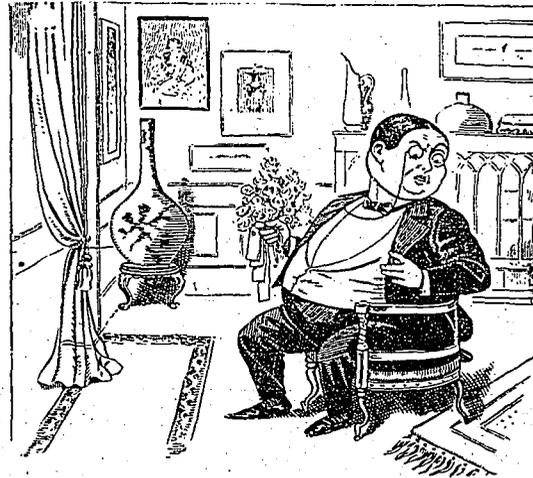
arriver pour décrocher la prime promise par M. Fox de la *Police Gazette*. En vingt-quatre heures ils ont atteint, grâce au vent et au courant rapide, jusqu'à 125 milles anglais; l'un dormait trois heures pendant que l'autre ramait; ils ont la peau et la figure tuméfiées par le vent, l'eau de mer et le soleil. L'épiderme des mains s'est renouvelé trois fois, les jambes étaient ankylosées; ils étaient exténués."

Cette yole, dont la photographie est rigoureusement exacte, mesure 18 pieds anglais de longueur, 5 de largeur et 23 pouces de profondeur, et comportait un petit fourneau à pétrole pour la cuisine. Ces rameurs, qu'on peut qualifier les plus forts du monde, ont l'intention, car il n'ont pas de fortune, de se rendre, toujours en canot, à Rouen, Paris et Londres, en un mot de s'exhiber.

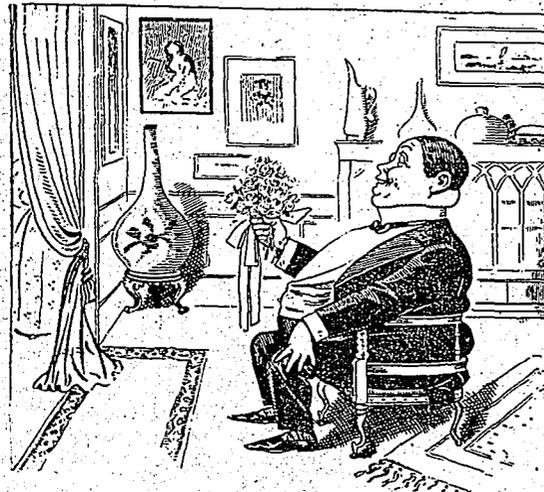
UN SIEGE DESASTREUX.



—Mademoiselle sera ici dans quelques instants ;
donnez-vous la peine de vous asseoir.



—La peine ! elle a bien raison cette servante,
ce siège me peine énormément.



—Ah ! elle vient ; c'est le moment de me présenter
gracieusement pour que la première impression soit bonne.



Ah ! mademoiselle j'ai l'honneur de.....

Le duc d'En...est en tournée chez ses fermiers,
qui le reçoivent du mieux qu'ils peuvent

—Vite une bûche dans la cheminée, s'écrie l'un
d'eux, qui, laissant échapper un tronçon d'arbre,
manque d'assommer un de ses marmots.

—Prenez garde, fait le châtelain, vous avez failli
tuer l'enfant !

Aussitôt le campagnard d'un air aimable dit :

—Oh ! ça ne fait rien, monsieur, j'en ai d'autres.



—Pourquoi portez-vous votre chapeau sur le
côté.

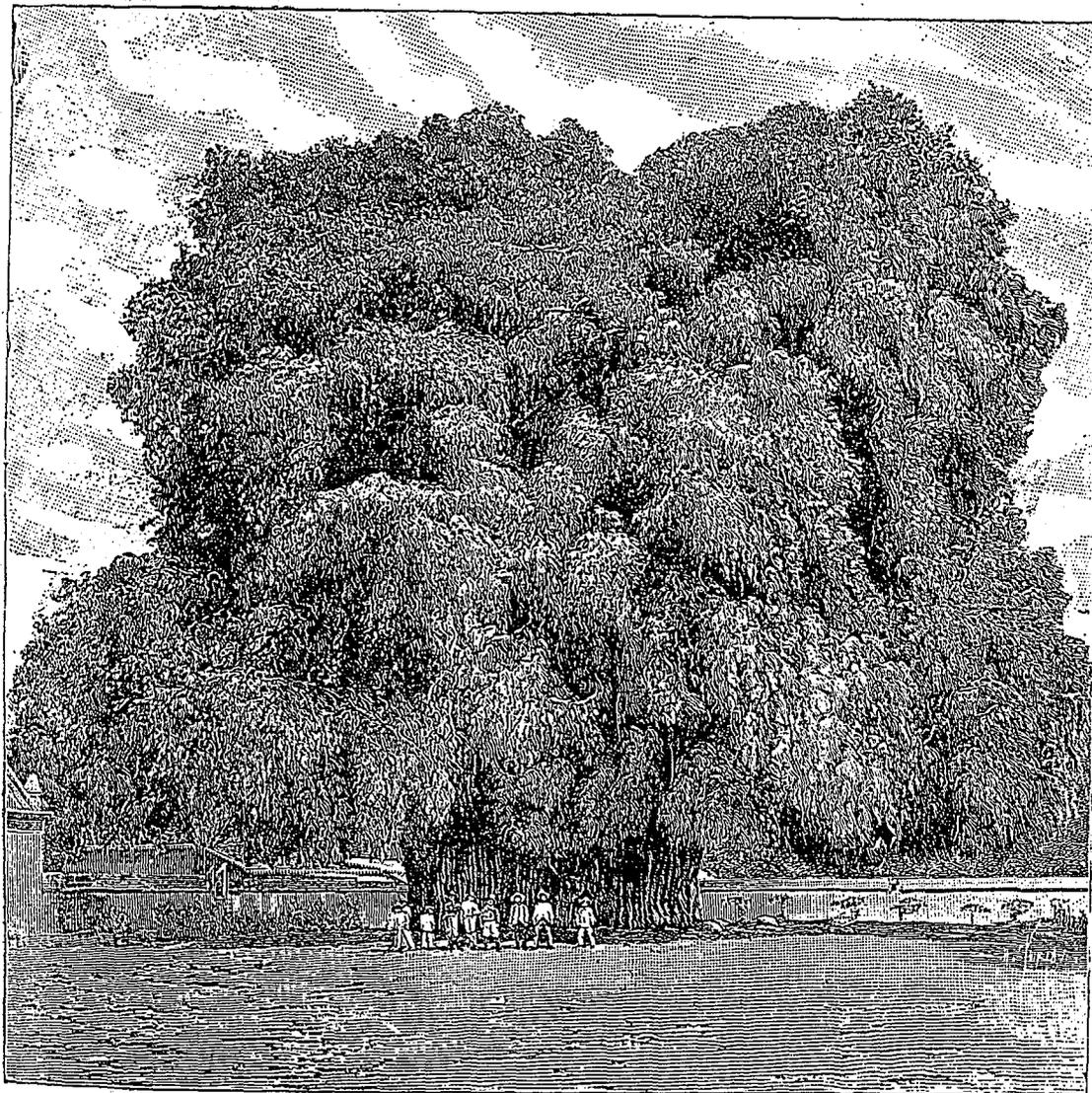
—Hum ! j'ai été officier.

—Officier de bouche !

On parle du midi, dont on vante le climat.

—Laissez-moi donc tranquille, fait le marquis
de Calinaux, il y fait aussi froid qu'à Paris, dans
votre Midi ! Ainsi, la semaine dernière, j'ai fait
venir un thermomètre de Nice : il marquait abso-
lument le même degré qu'ici !

LES ARBRES GIGANTESQUES



LES ARBRES GIGANTESQUES—Le Ombù.

Le *Ombù*, habitant solitaire de la *pampa*, est un des arbres les plus corpulents que l'on connaisse. Ses racines, qui lui servent de base, le fixent au sol et lui procurent l'aliment nécessaire, sont d'une grande extension ; elles atteignent, dans quelques cas, 150 et même souvent 225 verges et s'étendent presque toujours en se maintenant à la surface du sol.

La photographie ci-jointe fut prise en 1884 à l'ancien hôpital militaire de Buenos-Ayres. En la regardant, on peut se faire une idée presque exacte de ce qu'est le *ombù*, cet arbre si colossal et si extraordinaire qui sert d'unique abri et de repos aux voyageurs des *pampas* argentines.

Il serait peut-être nécessaire d'expliquer en quelques mots ce que les Américains du Sud appellent une *pampa*.

Dans les régions sud de la République Argentine s'étendent de vastes zones de terrain extrêmement fertiles et planes où le voyageur étend sa vue, et marche des jours entiers, sans rencontrer aucune limite ni variation qui puisse changer la monotonie ni l'aspect du niveau du sol. En un mot : la *pampa* est un océan de verdure complètement uniforme. C'est au milieu de cet océan que se trouvent quelques *ombù*, qui, comme je l'ai dit plus haut, servent de seul abri et de repos au voyageur, et qui, pour cela, ont mérité que les poètes lui aient dédié des chants comme le suivant du poète argentin Domienguez :

Chaque contrée de la terre
Possède un trait qui domine.
Le Brésil a un sol ardent ;
Le Pérou ses mines d'argent ;

Montévideo a sa colline ;
Buenos-Ayres, belle sur tout,
Possède la grande *pampa* :
La *pampa* possède le *ombù*.

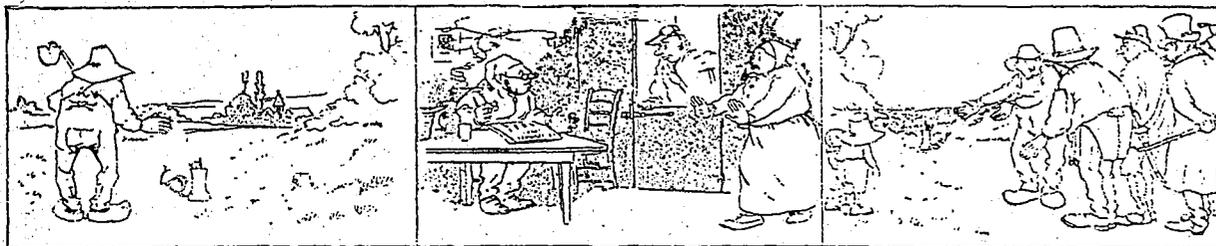
Dans le tronc de l'arbre, représenté par notre gravure, existant dans l'ancien hôpital militaire, on avait pratiqué un creux de 6 verges de largeur et dans lequel on avait installé trois lits qui servaient pour se reposer quand la chaleur était accablante.

Le groupe qui se trouve au pied de l'arbre est celui des médecins et praticiens de l'hôpital militaire ; presque tous font aujourd'hui partie du corps sanitaire de l'armée argentine. Parmi eux se trouve le Dr. Placido Diaz, qui à la suite d'un accident de chemin fer, eut les deux jambes amputées et remplacées par d'autres en caoutchouc. Malgré cela il continue à rendre les plus grands services au corps sanitaire.



FRANCE—Le voyage du Président de la République en Bretagne.—M. Faure à bord du croiseur cuirassé le "Dupuy de Lorne."

UNE BOMBE.



Un soir le père LOUPIE, en revenant de biner sa vigne, vit au beau milieu du chemin un objet de forme bizarre, qu'il n'hésita pas à reconnaître pour un engin destructeur.

Aussi vite que lui permettaient ses vieilles jambes, il courut prévenir le garde champêtre, qui lui-même courut prévenir les autorités.

La nouvelle se répandit dans le village comme une trainée de poudre, et bientôt après on vit arriver sur le chemin, toutes les autorités et la population guidées par le père LOUPIE.



Après avoir longuement examiné l'objet (de loin), les plus éclairés en conclurent que c'était bien là un engin perfectionné, devant fonctionner par un système de ressorts et d'engrenages, qui le rendait excessivement dangereux.

On avait précisément remarqué, quelques jours auparavant, la présence, dans les environs, d'individus aux allures louches.

Que faire ?—La nuit venait. L'engin ne pouvait rester ainsi au milieu du chemin comme une terrible menace aux villageois attardés.



C'est alors que l'on vit se passer un fait qui laisse loin derrière lui les plus beaux traits de bravoure et de sang-froid connus jusqu'ici.—Le brave capitaine Lamouche ancien caporal muletier.

Saisit, au péril de sa vie, le redoutable engin qu'il alla jeter à la rivière aux applaudissements de la foule frémissante.

Pour sa belle conduite, le brave capitaine reçut une croix de mérite et une gratification qui lui furent remis en grand pompe.
Tout le monde pleurait.

Les trois 8.—Un ouvrier du Nord, fervent adepte des trois 8, rentrait chez lui fort en retard.
—Où as-tu encore passé ton temps ? lui demanda sa femme.

—A un meeting sur les huit heures, et nous les aurons nos huit heures, je te le garantis, moi ! Maintenant, dépêche-toi de me faire ma soupe.

—Fais-la toi-même, répondit la femme, mes huit heures sont finies...



GRANDES MANŒUVRES.—Pas son pareil, le Colonel, pour faire marcher ses hommes !

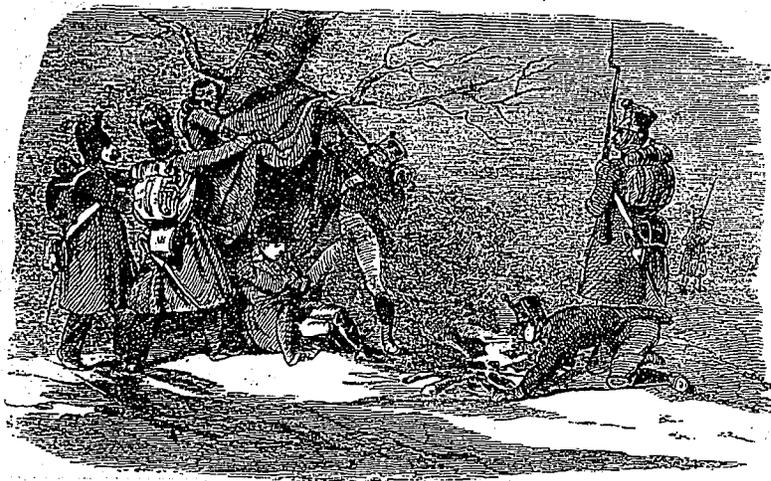
—Qu'chance ! j'veais lui am'ner l'onque Vincent, qu'il est paralysé.

Le président de la Société chorale de la Chenalotte rentre au logis porteur d'une médaille de vermeil, —prix de lecture à vue avec félicitations du jury.

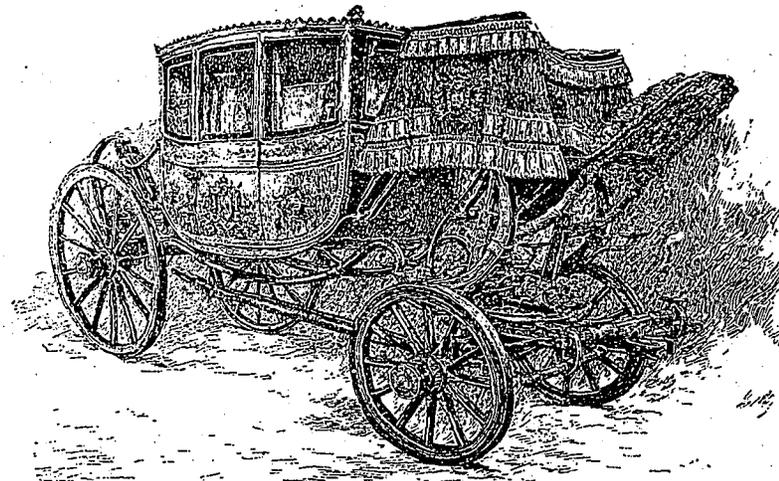
—Qu'est-ce que le maire t'a dit ? lui demande sa femme.

Il m'a dit que si cela continue, la Société ira à la postérité.

—Ah ! c'est toujours bien la même chose : toujours les hommes qui vont partout, et les femmes qui restent à la maison.



Napoléon au bivouac la veille d'Eylau.



La voiture de Napoléon pour la cérémonie du Sacre.

HISTOIRE POPULAIRE DE NAPOLEON I^{er}

*Racontée par un Vieux Soldat.**

1807 - FRIEDLAND.

Cinquante à soixante mille hommes tués, blessés ou pris, parmi lesquels vingt-cinq généraux ; quatre-vingt pièces de canon, soixante-dix drapeaux, furent le résultat de la défaite des coalisés. Le lendemain, ce n'est plus la bataille, c'est la déroute qui continue. L'ennemi fuit vers la Russie par les deux directions de Königsberg et de Tilsitt. L'armée victorieuse poursuit sa route, qu'elle voit jalonnée de canons, de caissons, d'équipages. Le maréchal Soult entre le 16 à Königsberg, où il trouve vingt mille blessés russes et prussiens, et d'immenses approvisionnements en tout genre, tels que cent soixante mille fusils anglais non encore débarqués.

Napoléon poursuit les souverains par Druckheim et Sheisgirren, et le 19 il arrive seul à Tilsitt, où il a été précédé le matin par les troupes légères. Elles avaient paru tandis que le pont, qui venait de mettre les princes alliés et le reste de leurs forces en sûreté sur la rive droite du Niémen, brûlait encore.

Quelques cavaliers de l'escorte de Napoléon n'ont pu le suivre au delà d'une petite chapelle qui domine Tilsitt. Il s'aventure seul, emporté par la confiance de sa gloire, dans les plaines qui entourent la dernière ville prussienne que l'ennemi a traversée le jour même. De l'autre côté commence la Russie. Napoléon a vu le Niémen, et s'est arrêté. (page 618.)

L'orgueil du nom moscovite anéanti par nos armes, sous les yeux d'Alexandre et des grands-ducs, malgré la présence des plus habiles généraux russes, a porté, le 14 juin 1807, la gloire de Napoléon et la puissance française au plus haut degré d'élevation politique et militaire où jamais peuples et conquérants soient parvenus. Alors et sur le champ de bataille de Friedland, où notre victoire a ouvert au maréchal Soult les portes de Königsberg, et a été suivie immédiatement de la conquête de toute

la Silésie ; alors, et alors seulement, Napoléon, selon son expression si souvent reproduite depuis, pouvait partager le monde en deux ; c'est à Tilsitt que le vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, pouvait proclamer la division de l'Europe et peut-être celle de la terre en deux empires. Là il pouvait renouveler avec Alexandre le traité qu'avait conclu Paul 1^{er} pour la destruction de l'empire asiatique de l'Angleterre ; là il pouvait réparer la faute du traité de Presbourg, et, réalisant une grande idée européenne, former de la Pologne tout entière et des vastes démembrements de la Prusse une immense monarchie qui eût à jamais isolé la Russie des frontières germaniques de la France, et reléguer ainsi au delà du Caucase les populations belliqueuses de la Scythie d'Europe.

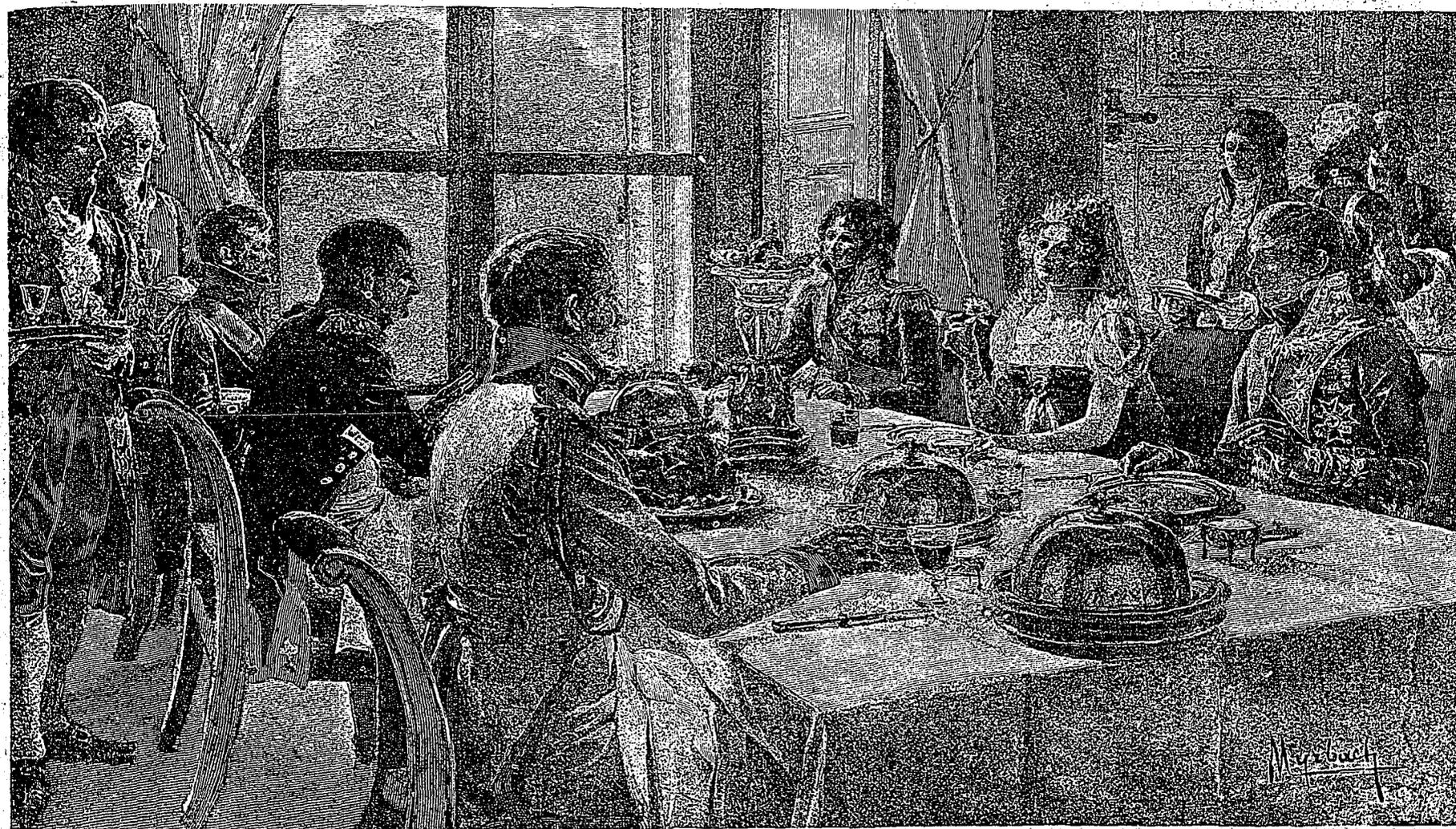
Le Niémen va attacher son nom à une grande scène ; le 25 juin, un radeau reçoit l'Empereur victorieux et l'Empereur vaincu ; ils se donne la main. La moitié du Tilsitt est neutralisé ; Alexandre y entre le lendemain. Derrière Alexandre est un roi suppliant, à qui Tilsitt appartenait la veille, à qui Memel seule, sur la frontière russe, appartient encore : il n'a plus d'autre royaume, et c'est avec cette



Murat Grand duc de Berg, à Iéna. (page 619)

Grand duc Constantin.

Roi de Prusse.



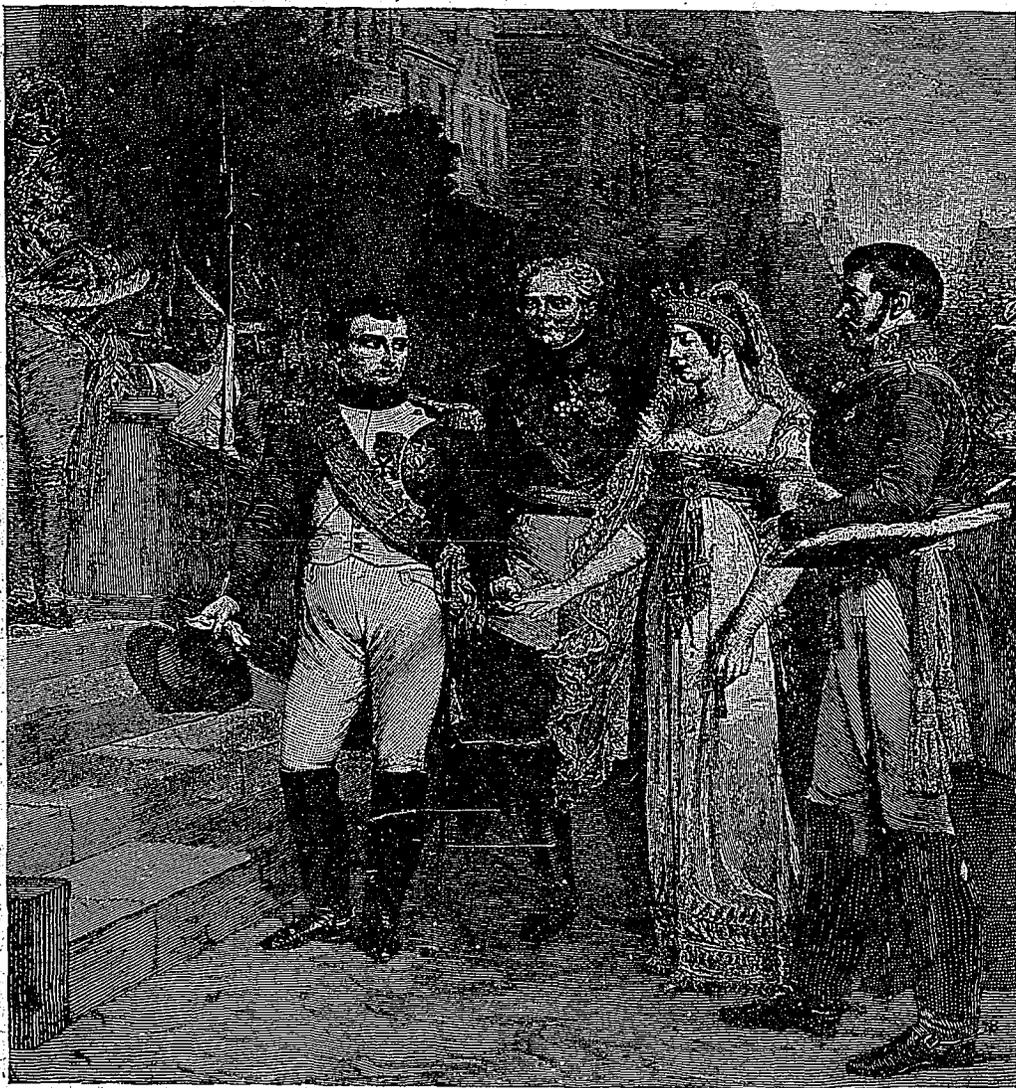
Napoléon.

Le prince Henri de Prusse.

La reine Louise de Prusse.

Princes royal de Bavière.

1807 - Un diner Impérial à Tilsit.



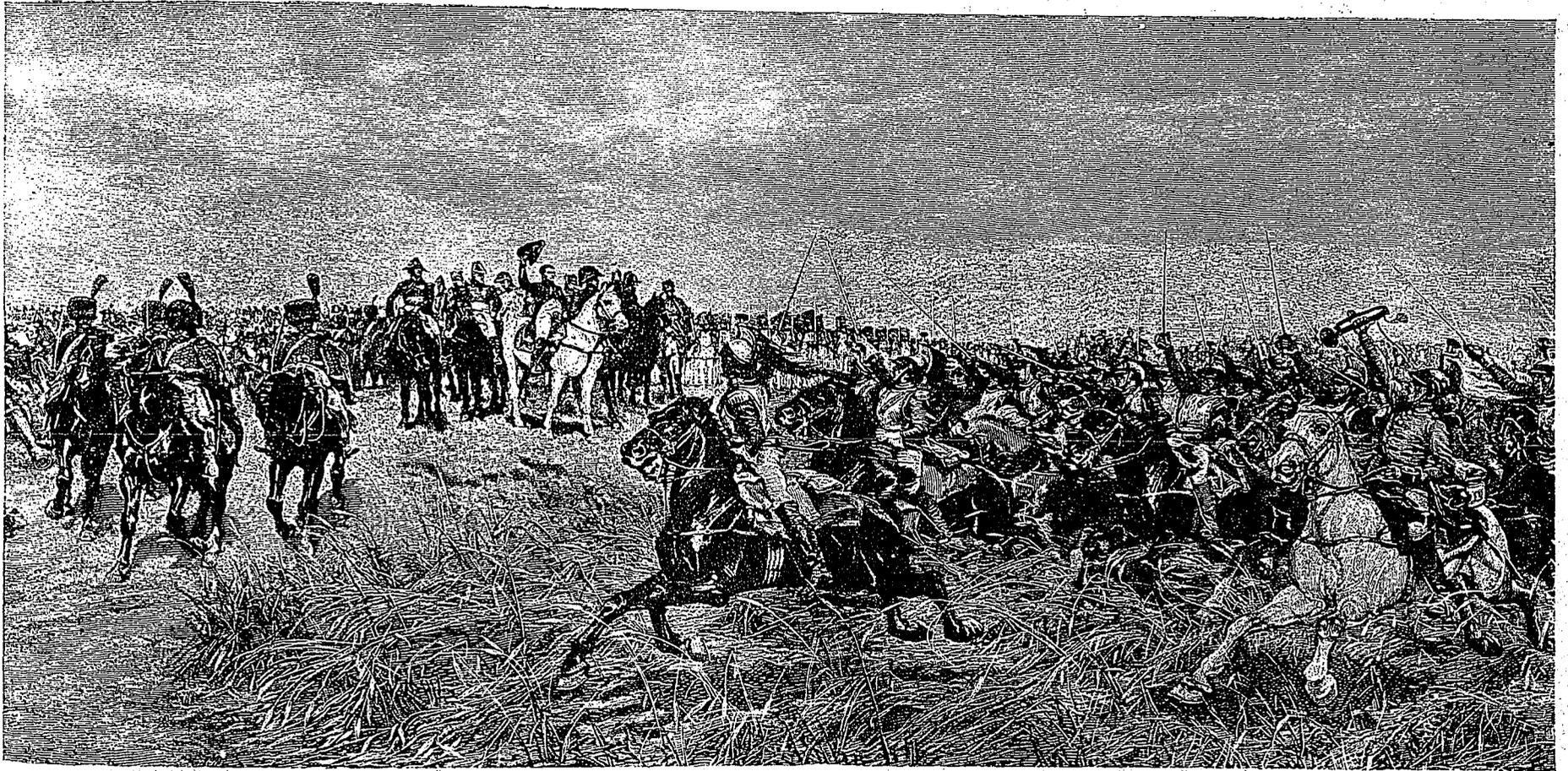
NAPOLÉON RECOIT LA REINE DE PRUSSE A TILSIT.

6 Juillet 1807.

faible couronne qu'il marche à la suite des deux empereurs ; il cherche à se confondre dans la foule des généraux de Napoléon, qui ont su le vaincre et qui savent le respecter. Cependant fidèle à l'alliance que le malheur a transformée en une courageuse amitié, Alexandre ne perd pas de vue le prince dont il est la sauvegarde, et il a pu faire admettre son allié devant celui qu'il a si injustement provoqué. Mais Napoléon aime à accorder à Alexandre de l'amnistie de Frédéric-Guillaume, et le traité de Tilsitt est conclu. Remis en possession de la moitié de ses Etats, le roi de Prusse reprend une place parmi les souverains.

Alexandre reconnut les couronnes de Louis, de Joseph, et celle de Jérôme, pour lequel un royaume de Westphalie, formé des États de Hesse-Cassel, d'une partie de ceux de la Prusse, de ceux de Brunswick, de Paderborn, de Fulde d'une partie de l'électorat de Hanovre, vient d'être improvisé. Il y a plus de faiblesse que de vanité dans l'élévation des frères de Napoléon. Cet homme, si terrible contre les rois armés, soumet sa politique et son caractère à ce qu'il appelle les devoirs de famille. Enfin ses frères sont rois de l'aveu d'Alexandre ; ce prince fait plus, il a reconnu le roi de Saxe grand-duc de Varsovie, et Napoléon protecteur de la Confédération du Rhin. Mais le blocus continental fut le plus important objet, et la condition essentielle du traité de Tilsitt.

Après vingt jours d'entretiens confidentiels entre Alexandre et Napoléon, les deux monarques se séparèrent, et l'Empereur revint à Paris. Des fêtes magnifiques accueillirent dans la capitale le retour des soldats de la garde impériale, dignes représentants de la grande armée. Un arc de triomphe d'une proportion gigantesque, et sous lequel vingt hommes pouvaient aisément passer de front, fut élevé près de la barrière par laquelle ils devaient entrer dans la capitale. Dès le matin, une foule immense s'était portée à leur rencontre : des cris d'enthousiasme annoncèrent, vers le milieu du jour, l'approche de ces braves, sous les ordres du maréchal Bessières. Le corps municipal de la ville de Paris s'avança à leur rencontre, et le préfet de



1807—FRIEDLAND—Tableau de Meissonier.

la Seine, d'une voix émue, leur parla en ces termes :

“ Héros d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, conquérants de la paix, grâces immortelles vous soient rendues !

“ C'est pour la patrie que vous avez vaincu, la patrie éternisera le souvenir de vos triomphes, vos noms seront légués par elle, sur le bronze et

sur le marbre, à la postérité la plus reculée, et le récit de vos exploits enflammant le courage de nos derniers descendants, longtemps encore après vous-mêmes vous protégerez, par vos exemples, ce vaste empire si glorieusement défendu par votre valeur.

“ Braves guerriers, ici un même arc triomphal dédié à la même armée s'élève sur votre passage;

“ il vous attend : venez recevoir sous ses voûtes la part qui vous est due des lauriers votés par la capitale à cette invincible armée. Qu'ainsi commence la fête de votre retour ! venez, et que ces lauriers, tressés en couronnes par la reconnaissance publique, demeurent appendus désormais aux aigles impériales qui planent sur vos têtes victorieuses ! ”



Napoléon décorant un cuirassier blessé à Eylau.

Après ce discours, les couronnes d'or votées par la ville de Paris furent appendues aux aigles de la garde impériale. (page 618.)

Le corps municipal vint se placer ensuite dans une des deux tribunes qui avaient été ménagées dans l'intérieur de l'arc de triomphe. La seconde était occupée par un nombreux orchestre, qui exécuta aussitôt le *Chant du retour*, dont le célèbre Méhul avait composé la musique pour cette fête militaire.

Puis la garde impériale défila dans l'ordre suivant : les fusiliers de la garde, les chasseurs à pied, les grenadiers à pied, les chasseurs à cheval, les mameluks, les dragons, les grenadiers à cheval, la gendarmerie d'élite. Chaque régiment était précédé des officiers généraux et supérieurs chargés de son commandement.

C'est dans cet ordre, et entourée d'une innombrable population, que la garde parvint aux Tuileries. Elle y entra par l'arc de triomphe du Car-

rousel, déposa ses aigles dans le palais, et, traversant le jardin impérial, où elle déposa ses armes en faisceaux, elle se rendit aux Champs-Élysées. Là, tous les corps qui la composaient et un détachement de la garde Paris prirent place à un immense banquet qui leur était préparé, et dont le corps municipal fit les honneurs.

Deux jours après, le Sénat se réunit pour témoigner à l'armée sa reconnaissance et son admiration.



Une fête fût donnée à la garde impériale dans le jardin du Luxembourg. Le président du Sénat adressa à cette occasion le discours suivant au maréchal Bessières :

“ Monsieur le Maréchal, invincible Garde Impériale.

“ Le Sénat vient au devant de vous ; il aime à voir les dignes représentants de la grande armée remplir ses portiques ; il se plaît à se voir entouré

“ de ces braves qui ont combattu à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, de ces favoris de la victoire, de ces enfants chéris du génie qui prouvent que le génie ne se transmet pas ; cette confiance doit vous plaire, invincible garde impériale : ces voix ont tant de fois retenti des acclamations qui ont célébré vos immortels faits d'armes et tous les triomphes de la grande armée ! Vos trophées décorent nos murailles ; les paroles sacrées que le plus grand des monarques daigna nous adresser du haut de son char de victoire sont gravées dans ce palais par la reconnaissance, et vous retrouverez parmi nous plusieurs de ceux qui ont porté la foudre de notre Empereur, et dirigé les hardis mouvements de ses phalanges redoutables.

“ Représentants de la première armée du monde, recevez, par notre organe, pour vous et pour tous vos frères d'armes, les vœux du grand et bon peuple dont l'amour et l'admiration vous présentent ceux de la postérité !”

Si la flatterie allait chercher les soldats, on peut croire qu'elle ne manquait pas à l'Empereur. Il recevait toutes les félicitations et tous les hommages ; mais il n'en était point ébloui. Il vint lui-même quelque temps après, sans orgueil, sans emphase, dérouler, avec sa netteté habituelle, au Corps législatif, le tableau des grands événements qui venaient de s'accomplir et de la prospérité de la France.

(à continuer.)



LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES *

PREMIERE ÉPOQUE.

Ce récit est commencé par Walter Hartright
de Clement's Inn, professeur de dessin.

(Suite.)

Il me sembla que la perspective du chemin à faire effaroucherait quelque peu la brave femme, et je lui proposai de les reconduire toutes deux jusqu'à ce qu'elles fussent en vue de leur domicile actuel. Mistress Clements me remercia poliment, mais avec un refus. Elle m'assura qu'elle était sûre, une fois arrivée aux marais, de rencontrer quelqu'un des laboureurs de la ferme.

— Ne m'en veuillez pas ! dis-je au moment où Anne Catherick, sur le point de s'éloigner, prenait le bras de son amie. Tout innocent que j'étais d'avoir voulu l'effrayer ou lui faire du mal, l'aspect de son pauvre visage, pâle et bouleversé, me fendait le cœur.

— Je tâcherai, répondit-elle ; mais vous en savez trop long... Je crains bien de ne plus pouvoir vous rencontrer sans quelque effroi.

Mistress Clements me jeta un regard d'intelligence, et secoua la tête en signe de pitié.

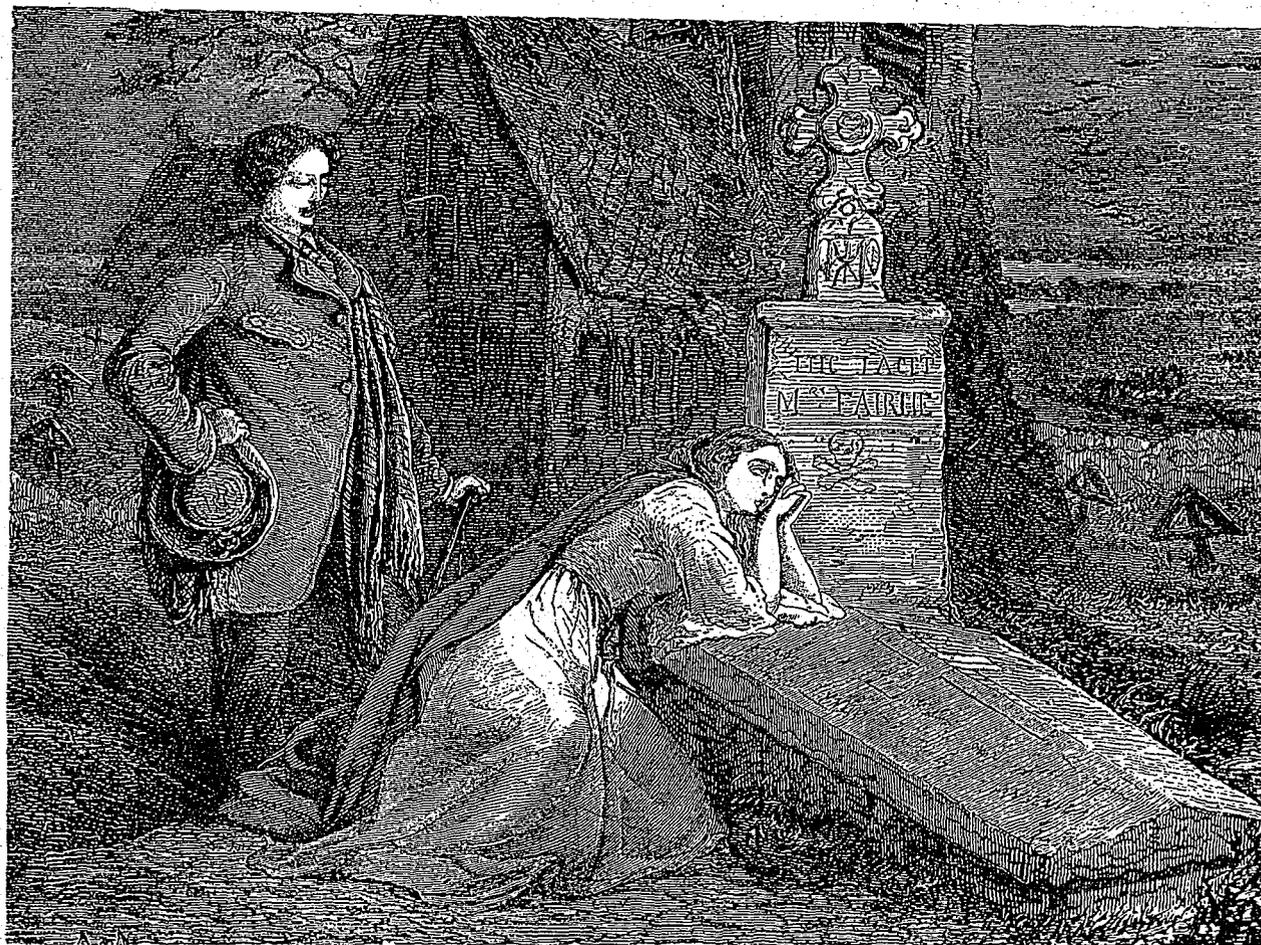
— Bonsoir, monsieur, me dit-elle... Vous n'y pouvez rien, je le sais... mais il vaudrait mieux que vous m'eussiez effrayé, moi, et non pas elle...

Elles s'éloignèrent de quelques pas. Je les croyais parties ; mais Anne s'arrêta tout à coup, et quitta le bras de son amie.

— Attendez un peu, lui dit-elle il faut que je fasse mes adieux.

Elle revint à ces mots vers la tombe, posa tendrement ses deux mains sur la croix de marbre et y laissa un long baiser.

— Je vais mieux maintenant, soupira-



Ah ! Miss Fairlie ! Fairlie !

t-elle, en me regardant avec une expression plus recueillie... Je puis et veux vous pardonner...

Elle rejoignit sa compagne, et toutes deux quittèrent le champ du repos. Je les vis s'arrêter près de l'église et parler à la femme du sacristain qui, sortie de

son cottage, nous guettait de loin. Puis elles reprirent le sentier qui conduisait aux marais. Je suivis du regard Anne Catherick tandis qu'elle s'éloignait, jusqu'à ce qu'elle eût complètement disparu dans la pénombre crépusculaire. — Je la regardais avec autant d'inquié-

tude, autant de tristesse que si je ne devais plus ici bas, retrouver la Femme en blanc.

XIV

Une demi-heure après, j'étais de retour au château, et j'informais miss Halcombe de tout ce qui venait d'arriver.

Elle écouta mon récit, d'un bout à l'autre, avec l'attention suivie et silencieuse qui, chez une femme douée comme elle, prouvait, mieux qu'aucun autre symptôme, combien il l'affectait sérieusement.

—J'ai de tristes pressentiments, me dit-elle simplement lorsque j'eus fini. L'avenir, à présent m'apparaît bien sombre.

—L'avenir, lui répondis-je, peut dépendre du présent, tel que nous saurons l'employer. Il n'est nullement improbable qu'Anne Catherick s'expliquera plus volontiers, et avec moins de réserve, vis-à-vis d'une femme que vis-à-vis de moi. Si miss Fairlie...

—Il ne faut pas y penser pas une minute ! interrompit miss Halcombe avec son accent le plus péremptoire.

—Laissez-moi donc, continuai-je, vous conseiller de voir vous-même Anne Catherick, et de mettre tout en œuvre pour gagner sa confiance. Je recule, moi, devant l'idée de jeter l'alarme, une seconde fois, dans cette pauvre âme effarouchée, comme je l'ai fait aujourd'hui. Voyez-vous quelque inconvénient à venir demain, avec moi jusqu'à la ferme ?

—Pas le moindre. J'irai partout, je ferai tout au monde pour sauvegarder les intérêts de Laura. Comment dites-vous que s'appelle cet endroit ?

—Vous le connaissez très-certainement. Il porte le nom de Todd's-Corner.

—Sans doute, sans doute. Todd's-Corner est une des fermes de M. Fair-

lie... Notre fille de laiterie est la seconde fille du fermier. Elle va et vient continuellement d'ici à la ferme occupée par son père ; peut-être a-t-elle vu, peut-être sait-elle par où-dire quelque chose qu'il serait bon de ne pas ignorer... Voulez-vous que je m'informe tout de suite si cette fille est en bas ?...

Sans attendre ma réponse, elle sonna, et dépêcha un domestique. Il revint annonçant que la fille de laiterie était, pour le moment, à la ferme. Elle n'y était pas allée depuis trois jours, et ce soir-là, la femme de charge lui avait accordé une sortie de faveur.

—Je lui parlerai demain, me dit miss Halcombe, quand le domestique nous eut laissés. D'ici-là, expliquez-moi bien à quoi peut servir mon entrevue avec Anne Catherick... Ne voyez-vous aucun doute à ce que ce soit sir Percival Glyde, et non tout autre qui l'ait fait emprisonner dans cette maison de fous.

—Pas l'ombre d'un doute. Tout ce qui reste à éclaircir, c'est le motif qu'il a pu avoir. Vu l'énorme distance sociale qui sépare ces deux êtres, et qui semble exclure jusqu'à l'idée d'un rapport quelconque entre eux, il est de la dernière importance, —dût-il être prouvé qu'on avait toute raison de l'enfermer, —de savoir pourquoi il a été, lui, l'agent principal de cette terrible détermination.

Vous remarquerez, cependant, qu'il s'agit d'une maison de santé ; c'est bien là, je crois, ce que vous avez dit ?

—Certainement, une maison de santé ; un de ces asiles, par conséquent, où les riches seuls, d'ordinaire, peuvent se faire admettre ; et c'est là qu'il a fallu la retenir, comme malade, en payant pour cela, chaque année, une somme considérable.

—Je vois maintenant, monsieur Hart-right, où est le nœud de la question, et je vous promets qu'elle sera résolue avec ou sans les renseignements que pourra nous donner demain Anne Cathe-

rick. Sir Percival Glyde ne passera pas de longs jours en cette maison sans avoir complètement édifié, là-dessus, et M. Gilmore et moi-même. L'avenir de ma sœur est mon principal souci dans ce monde, et j'ai sur elle assez d'influence pour me mettre à même d'y veiller en ce qui concerne son mariage...

Nous nous quittâmes là-dessus jusqu'au lendemain.

Le lendemain matin, après le déjeuner, un obstacle dont les incidents de la veille m'avaient fait perdre le souvenir, nous empêcha de nous rendre immédiatement à la ferme. C'était le dernier jour que je dusse passer à Limmeridge-House, et il fallut, aussitôt que le courrier fût arrivé, conformément aux avis de miss Halcombe, solliciter de M. Fairlie qu'il voulût bien abrégier d'un mois la durée de mon engagement, en vue de certaines nécessités pressantes qui exigeaient mon retour à Londres.

Comme pour rendre plus probable ce prétexte vain, le poste m'apporta deux lettres portant le timbre de la capitale. Je les emportai chez moi, et fis demander tout aussitôt à M. Fairlie quand il lui serait loisible de me recevoir pour affaire urgente.

J'attendis le retour du domestique, sans la moindre inquiétude sur l'accueil qui serait fait par son maître à la demande que je lui adressais. Avec ou sans la permission de M. Fairlie, j'étais certain de partir. La certitude d'avoir mis définitivement le pied sur cette triste voie qui allait désormais séparer mon existence de celle de miss Fairlie, semblait avoir émoussé en moi toute pensée qui se rapportait à moi seul. J'en avais fini avec les susceptibilités de l'orgueil viril ; j'en avais fini avec mes petites vanités d'artiste. Aucune insolence de M. Fairlie, s'il lui plaisait de se montrer insolent, —ne pouvait maintenant m'atteindre.

Son valet revint pourtant avec un message auquel je ne m'attendais pas.

M. Fairlie regrettait que l'état de sa santé, particulièrement altérée ce matin-là, ne lui permit pas le plaisir de me recevoir. Il me pria donc d'agréer ses excuses, et de vouloir bien lui communiquer, par écrit, ce que je pouvais avoir à lui dire. Plusieurs fois, déjà, depuis trois mois, que je résidais chez lui, pareilles communications m'avaient été transmises ainsi. M. Fairlie se déclarait toujours « heureux de me posséder, » mais jamais il ne s'était trouvé assez bien portant pour me recevoir. A mesure que j'avais restauré, monté une série de dessins, le valet solennel les portait, avec mes « respects, » chez son maître, et revenait, les mains vides, chargé « des meilleurs compliments, des remerciements tout particuliers, des regrets sincères » de M. Fairlie, que sa condition valétudinaire obligeait de rester emprisonné dans la solitude de ses appartements. Il eût été difficile d'inventer un arrangement qui fût agréable pour lui et pour moi. Je ne sais lequel des deux, en pareille circonstance, se sentait le plus obligé à cet ébranlement si commode du système nerveux de M. Fairlie.

Je m'assis immédiatement à mon bureau pour rédiger la lettre requise, que je tâchai de rendre aussi polie, aussi nette, aussi courte que possible. M. Fairlie ne se pressa point de répondre. Près d'une heure s'était écoulée, quand m'arriva un beau petit billet, tracé à l'encre violette sur un papier plus épais que le carton, plus lisse que l'ivoire, en caractère d'une netteté, d'une régularité parfaites. Il était conçu en ces termes :

« Compliments de M. Fairlie à M. Hart-right. M. Fairlie est surpris et désappointé au-delà de toute expression (dans l'état actuel de sa santé), par la communication que lui adresse M. Hart-right. M. Fairlie est étranger aux affaires ; mais il a consulté son intendant,

qui les connaît, et cet individu confirme M. Fairlie dans l'opinion déjà conçue qu'aucune nécessité quelconque (sauf, peut-être, un cas de vie où de mort) ne saurait justifier la requête de M. Hartright, par laquelle il sollicite la rupture de son engagement. Si quelque chose pouvait ébranler ces sentiments de respectueux égards envers l'art et ses adeptes, qui sont la consolation et l'unique félicité de la misérable existence à laquelle M. Fairlie est condamné, le procédé actuel de M. Hartright aurait eu ce résultat. Il ne l'a pas eu, cependant,—sauf en ce qui concerne M. Hartright lui-même.

“Son opinion une fois exprimée,—aussi bien, du moins, que des souffrances nerveuses très aiguës le lui ont permis,—M. Fairlie n'ajoutera rien que pour indiquer sa décision relativement à la demande tout à fait irrégulière qui lui a été transmise. Un repos complet de corps et d'esprit étant pour lui de la dernière importance, M. Fairlie ne souffrira pas que M. Hartright porte atteinte à ce repos, en demeurant chez lui dans des circonstances essentiellement irritantes pour tous les deux. C'est pourquoi M. Fairlie, mettant de côté l'incontestable droit qu'il aurait de se refuser à ce que lui demande M. Hartright,—et mettant ce droit de côté, uniquement pour garder la paix qui lui est nécessaire, fait savoir à M. Hartright que celui-ci est libre de partir.”

Je pliai tranquillement cette lettre, et la classai parmi mes autres papiers. A une autre époque, je l'aurais regardée comme une insulte et ressentie comme telle ; je n'y voyais, maintenant, que l'annulation par écrit du contrat qui me liait. Lorsque je descendis dans la salle à manger, je n'y songeais réellement plus, et c'est à peine si j'en avais gardé le souvenir lorsque j'informai miss Halcombe que j'étais prêt à l'accompagner à la ferme.

—M. Fairlie vous a répondu dans le sens que vous désiriez ? me demanda-t-elle au sortir du château.

—Il m'a permis de partir, lui dis-je. Elle leva vivement les yeux sur moi ; et, alors, pour la première fois depuis l'origine de nos relations, elle prit mon bras sans que je lui offrissse. Il n'est pas de mots qui eussent exprimé, avec autant de délicatesse, qu'elle comprenait en quels termes j'avais dû être libéré de mes obligations, et qu'elle m'accordait sa sympathie, non pas comme on l'accorde à un inférieur, mais à titre d'égale et d'amie. Je n'avais pas ressenti l'insolente lettre de l'homme, mais l'expiatoire bonté de la femme m'alla au cœur.

En cheminant vers la ferme, nous combinâmes que miss Halcombe entretrait seule, et que je l'attendrais au dehors de la maison, mais à portée de la voix. Nous réglions ainsi les choses, craignant que ma présence, après ce qui s'était passé la veille au soir dans le cimetière, ne réveillât les terreurs nerveuses d'Anne Catherick, et n'ajoutât aux méfiances que devait lui inspirer les prévenances d'une dame qu'elle allait voir pour la première fois de sa vie. Miss Halcombe me devança, dans l'intention de parler d'abord à la femme du fermier (sur le bon vouloir et l'assistance de qui elle savait d'avance pouvoir faire fond), tandis que je resterais à quelques pas de l'habitation.

Je m'étais attendu à y demeurer seul assez longtemps. Cinq minutes cependant s'étaient à peine écoulées, quand, à ma grande surprise, miss Halcombe reparut.

—Anne Catherick refuse-t-elle de vous voir ? lui demandai-je, étonné.

—Anne Cathrick est partie, répondit miss Halcombe.

Partie !

—Partie avec mistress Clements. Toutes deux ont quitté la ferme, ce matin, à huit heures...

Je ne trouvai pas une parole,—je sentais seulement que notre dernière chance de découvertes s'était évanouie avec ces deux femmes.

—Tout ce que mistress Todd sait de ses hôtes, je le sais aussi, continua miss Halcombe, mais je n'en suis pas plus éclairée qu'elle ne l'est elle-même. Elles sont revenues saines et sauvées, hier soir, après vous avoir quitté, et, comme à l'ordinaire, ont passé avec la famille de M. Todd le commencement de la soirée. Mais, comme on allait servir le souper, Anne Catherick les a tous effrayés en se trouvant mal subitement. Une attaque du même genre, mais moins alarmante, l'avait saisie le jour même de son arrivée à la ferme ; et ce jour-là, mistress Todd crut pouvoir attribuer à quelque nouvelle qu'Anne aurait lue par hasard dans notre journal de comté, posé accidentellement sur une table, et qu'elle venait de prendre depuis une ou deux minutes.

—Mistress Todd saurait-elle donc quel passage de ce journal a pu l'affecter à ce point ? demandai-je avec empressement.

—Non, répondit miss Halcombe ; elle l'avait déjà parcouru, et n'y avait rien trouvé qui pût causer une telle agitation. Je lui ai cependant demandé de l'examiner à mon tour, et, dès la première page, j'ai constaté que le rédacteur de cette feuille avait grossi, aux dépens de nos affaires de famille, sa petite provision de nouvelles, en publiant, entre autres annonces tirées des journaux de Londres, et sous la rubrique “*Marriages in High Life*”, les projets d'union relatifs à ma sœur. J'en ai immédiatement conclu que ce paragraphe était la cause de la singulière commotion subie par Anne Catherick ; et j'ai cru y découvrir aussi l'origine de la lettre que, le lendemain, elle a dépêchée au château.

—Ni l'une ni l'autre hypothèse ne saurait faire l'objet du moindre doute ; et maintenant, ne vous a-t-on rien appris

sur les causes probables de cette seconde attaque, survenue hier soir ?

—Absolument rien. Un mystère complet enveloppe cette partie de l'histoire. Aucune personne étrangère à la famille n'était, à ce moment, dans la chambre. Il n'y avait, arrivant du dehors, que notre fille de laiterie, laquelle, vous le savez, est une des filles de mistress Todd. La conversation roulait exclusivement, comme à l'ordinaire sur les commérages de la localité. Tout à coup, et sans le moindre motif apparent, on entendit cette jeune fille pousser un cri on la vit pâle comme la mort. Mistress Todd et mistress Clements l'emmenèrent dans les pièces du haut, et mistress Clements y resta près d'elle. On les entendit causer jusqu'à une heure très avancée de la nuit, et ce matin, de bonne heure, mistress Clements, prenant à part mistress Todd, l'étonna au delà de toute expression, en lui déclarant qu'elles étaient obligées de partir. La seule explication que celle-ci put arracher à sa parente fut qu'il était survenu quelque chose, sans la faute d'aucun des gens de la ferme, qui forçait Anne Catherick à quitter immédiatement Limeridge. Pousser de questions mistress Clements eût été parfaitement inutile. Elle se bornait, pour toute réponse, à secouer la tête et à supplier que, pour l'amour d'Anne, on cessât de l'interroger. Très sérieusement agitée elle-même, à ce qu'il paraissait, elle se bornait à répéter qu'Anne partirait, qu'elle partirait avec Anne, et que l'endroit où elles étaient forcées d'aller chercher refuge resterait un secret pour qui que ce fût au monde. Je vous épargne le détail des remontrances hospitalières de mistress Todd, et des certains refus qu'elles provoquèrent. A la fin, elle a conduit ces deux femmes, en voiture, à la station la plus voisine, il y a maintenant plus de trois heures. Chemin faisant, la bonne femme a essayé plus d'une fois, mais sans succès, de les amener à des excuses

plus explicites. Blessée de leur brusque départ et de leur déni de confiance, elle les a brusquement déposées à la station, sans même prendre le temps de leur dire adieu. Voilà très exactement ce qui est arrivé. Fouillez dans votre mémoire, monsieur Hartright, et dites-moi si, dans ce qui s'est passé hier soir ou cimetière, il y a quelque chose qui puisse, le moins du monde, expliquer le départ extraordinaire de ces deux femmes.

—Je voudrais d'abord m'expliquer, miss Halcombe, ce changement soudain d'Annè Catherick, qui a si fort alarmé les gens de la ferme, plusieurs heures après que nous nous étions quittés, et lorsqu'il s'était écoulé assez de temps pour calmer, si violente qu'elle fût, l'agitation dont j'avais pu avoir le malheur d'être la cause. Vous êtes-vous d'abord informée avec soin des propos qui se tenaient devant elle, au moment où elle s'est trouvée mal ?

—Sans doute, mais les soins du ménage me paraissent avoir distrainé, ce soir-là, mistress Todd de la cause qui se poursuivait dans le salon de la ferme. Tout ce dont elle se souvient c'est—pour parler son langage,—qu'on "se disait les nouvelles..." Or, je suppose qu'il faut entendre par là les vains bavardages dont ces gens ont l'habitude.

—La fille de laiterie aura peut-être meilleure mémoire que sa mère, repris-je après un instant de réflexion... Vous pourriez, miss Halcombe, lui parler dès que nous serons rentrés...

Ce conseil fut suivi aussitôt notre arrivée au château. Miss Halcombe me conduisit du côté des communs où, dans la laiterie, nous trouvâmes la jeune fille, ses manches retroussées jusqu'à l'épaule, nettoyant une ample terrine, et accomplissant son travail d'une joyeuse chanson.

—Hannah, lui dit miss Halcombe, j'ai amené ce gentleman pour voir votre laiterie... C'est une des curiosités du

château, et la manière dont vous la tenez vous fait honneur...

Cette fille étonnée et rougissante, répondit, avec une révérence timide, qu'elle donnait tous ses soins à la propreté des objets qui lui étaient confiés.

—Nous arrivons de chez votre père, continua miss Halcombe; vous y étiez hier soir, à ce que j'ai ouï-dire; et vous y aviez des visites ?

—Oui miss.

—Une de ces personnes s'est trouvée mal, m'a-t-on dit ? Je suppose, pourtant, qu'on n'a rien conté ou rien fait qui pût l'effrayer. Vous ne parliez, sans doute, d'aucune circonstance bien terrible, n'est-il pas vrai ?

—Oh ! non, miss, dit la fillette en riant, on se disait, tout bonnement, les nouvelles.

—Vos sœurs, j'imagine, vous donnaient celles de Todd's-Corner ?

—Oui miss.

—Et vous leur disiez celles de Limmeridge-House ?

—Oui, miss, et je suis bien sûre que rien n'a été dit pour effrayer la pauvre créature, car c'est moi qui parlais au moment où son mal l'a prise. Ça m'a donné un coup de la voir, miss, n'ayant jamais, moi-même, perdu connaissance...

Avant qu'on eût pu lui adresser d'autres questions, elle fut appelée à la porte de la laiterie pour recevoir un panier d'œufs. Au moment où elle s'éloignait de nous, je dis, penché à l'oreille de miss Halcombe :

Demandez lui, si, par hasard, elle a parlé, hier soir, des visiteurs attendus à Limmeridge-House...

Un regard de miss Halcombe me montra qu'elle comprenait; et la question fut en effet posée, aussitôt que la petite laitière revint près de nous.

—Oh ! oui, miss, j'en ai parlé, dit cette fille le plus naturellement du monde. La société qui arrive, et l'accident survenu à la vache tavelée, voilà

toutes les nouvelles que j'avais emportées à la ferme.

—Avez-vous nommé quelqu'un ? disiez-vous que sir Percival Glyde était attendu Lundi ?

—Oui, miss; je leur ai conté que sir Percival Glyde allait arriver. Il n'y a pas de mal à cela, j'espère... J'espère bien n'avoir pas été fautive.

—Du tout... pas le moindre mal. Allons, monsieur Hartright, Hannah va commencer à nous trouver de trop, si nous la dérangeons plus longtemps de son travail...

Notre premier mouvement, en nous retrouvant seuls, fut de nous arrêter et d'échanger un regard.

—Eh bien ! miss Halcombe, vous restet-il, "à présent, quelque doute ?

—Sir Percival Glyde le dissipera, ce doute, monsieur Hartright;—sans cela, Laura Fairlie ne sera jamais sa femme.

XV

Comme nous tournions le coin du château, un cabriolet du chemin de fer remontait l'avenue. Miss Halcombe attendit, sur les marches du perron, l'arrivée du léger équipage; alors elle s'avança pour serrer la main d'un vieux gentleman, qui sauta lestement à terre dès que le marchepied eut été abaissé. Tout ceci annonçait l'arrivée de M. Gilmore.

Je l'examinai, quand nous fûmes présentés l'un à l'autre, avec un intérêt et une curiosité que je pouvais à peine dissimuler. Ce vieillard allait, moi parti, demeurer à Limmeridge-House; il allait écouter les explications de sir Percival Glyde; c'était à son expérience que miss Halcombe aurait recours; et, selon qu'il la conseillerait, elle trouverait, oui ou non, ces explications suffisantes, il devait rester jusqu'à ce que la question du mariage fût définitivement réglée; et, si elle l'était dans un sens affirmatif, c'était sa main qui tracerait l'écrit en

vertu duquel miss Fairlie se trouverait irrévocablement engagée. Même alors, —et je ne savais rien auprès de ce que j'ai su depuis,—le juriconsulte de la famille m'inspirait un intérêt que je n'avais encore éprouvé pour aucun inconnu.

L'extérieur de M. Gilmore était exactement l'opposé de celui que la tradition attribue aux vieux avocats. Il avait le teint fleuri; ses cheveux étaient un peu longs et soigneusement brossés; ses habits, noirs de la tête aux pieds, lui allaient merveilleusement bien; le nœud de sa cravate blanche était des plus réguliers; ses gants de chevreau, couleur de bois, auraient pu se trouver, sans peur et sans reproche, sur les mains potelées et bien entretenues d'un ecclésiastique à la mode. Ses manières avaient toute la grâce formaliste, le raffinement courtois de la vieille école, avivés par la promptitude alerte et le sang-froid toujours présent d'un homme que sa profession oblige à tenir sans cesse prêt l'usage de toutes ses facultés. Un heureux tempérament; un optimisme servi par des circonstances favorables dès le début, une longue carrière, ensuite, d'honorable et confortable prospérité; une vieillesse gaie, respectée de tous,—telles furent les impressions générales qui me restèrent de ma présentation à M. Gilmore et je ne ferai que lui rendre justice, en ajoutant que nos relations ultérieures ne les ont modifiées en rien.

Je laissai le vieux gentleman et miss Halcombe entrer au château, et causer ensemble des affaires de la famille, sans être gênés par la présence d'un intrus. Ils traversèrent le vestibule pour se rendre dans le salon, tandis que, redescendant le perron, j'allai seul me perdre dans le jardin.

Les heures étaient comptées que je devais passer à Limmeridge-House: mon départ était irrévocablement fixé au lendemain matin; je n'avais plus

aucun rôle à jouer dans les investigations que la lettre anonyme avaient rendus nécessaires. En laissant mon cœur, s'abandonner, pendant les courtes heures qui me restaient à la triste douceur des adieux, je ne faisais donc de tort qu'à moi-même ; et, ces adieux, je les devais bien aux sites désormais inséparables, dans mes souvenirs, de ce rêve de bonheur et d'amour si rapide et si brusquement tranché.

Je tournai d'instinct dans cette allée tracée sous la fenêtre de mon atelier, où je l'avais vue, le soir d'avant, se promener avec son petit chien ; et je suivais le sentier que ses pieds chéris avaient si souvent foulé, jusqu'à la petite porte grillée de sa roseraie.

L'hiver, maintenant, avait tristement dépouillé cette enceinte, naguère encore riante. Les fleurs dont elle m'apprenait les noms, les fleurs que je lui apprenais à peindre, avaient toutes disparu, et les sentiers étroits qui se dessinaient en blanc à travers leurs massifs, — humides à présent et presque boueux, — commençaient à verdier déjà.

Je poussai jusqu'à la charmille sous laquelle nous avions respiré ensemble la tiédeur parfumée des soirs d'août ; où nous avions admiré ensemble les innombrables combinaisons d'ombre et de lumière qui pommelaient la plaine étendue au-dessous de nous. Des branches gémissantes, les feuilles tombaient autour de moi, et l'atmosphère chargée d'émanations terreuses me gelait jusqu'à la moelle des os. En marchant toujours, je me trouvais hors de l'enclos, suivant cet étroit chemin entre deux haies, qui doucement montait vers les côtes voisins. Le vieil arbre abattu au bord du sentier, et sur lequel nous nous étions si souvent assis pour nous reposer, était imbibé de pluie ; et la touffe de fougères et d'herbes que j'avais dessinée pour elle (s'abritant, devant nous, à l'ombre de cette vieille muraille rugueuse), s'était transformée en une flaque d'eau stag-

nante, au milieu de laquelle se dressait un flot de plantes souillées de limon. J'arrivai au sommet de la colline, et contemplai de là le paysage que dans des temps plus heureux, nous aimions tant à étudier. Le froid, la stérilité, l'avaient envahi ; — ce n'était plus le paysage dont j'avais gardé souvenance. "Sa" présence rayonnante ne l'éclairait plus ; à la brise passant sur la plaine immense ne se mêlaient plus les notes harmonieuses de sa voix. Justement en cet endroit où je contemplais le vaste horizon, elle m'avait parlé de son père, resté son dernier protecteur ; elle m'avait dit combien ils s'étaient aimés l'un l'autre, et avec quels regrets elle songeait encore à lui lorsqu'elle entrait dans certains appartements du château, ou lorsqu'elle reprenait telles occupations, tels passe-temps que, jadis, il partageait avec elle. La vue que j'avais eue sous les yeux en prêtant l'oreille à ses confidences intimes, et celle que, dans mon isolement, je contemplais aujourd'hui, était-ce réellement la même ? Sans regrets, je la quittai ; je revins, traversant les marécages et tournant les dunes jusqu'aux bords de la mer. Là blanchissait le ressac, écumant de colère et bondissaient les vagues, multitude étincelante, mais là aussi était l'endroit où je l'avais vue, du bout de son parasol, tracer sur le sable des lignes indécises ; l'endroit où nous étions restés assis l'un près de l'autre, où elle m'avait entretenu de moi et de mon pauvre intérieur, où elle m'avait adressé sur ma mère et ma sœur une foule de questions empreintes de cette délicatesse d'observation qui caractérise les femmes. où elle s'était demandé, avec un naïf étonnement, si jamais je renoncerais à mon célibat solitaire et libre, pour avoir à moi une épouse, une famille. Les flots et les vents avaient depuis longtemps effacé les traces d'elle que ces lignes auraient dû éterniser à mon gré. Je regardai dès lors, sans nul intérêt, la vaste mono-

tonie des falaises, et ce lieu, consacré pour moi par le souvenir des heures radieuses que nous y avions perdues, me devint tout à coup inconnu, étranger, comme si j'étais déjà transporté dans une région qu'elle n'eût jamais habitée.

Le vide silence des grèves me glaçait le cœur. Je revins dans cette maison, dans ce jardin où, à chaque pas, quelque vestige me parlait d'elle.

Sur l'allée de la terrasse exposée au couchant, je rencontrai M. Gilmore. Il me cherchait, évidemment, car il hâta le pas dès que nous nous aperçûmes. Je n'étais pas dans une situation d'esprit qui me rendit particulièrement agréable de me rencontrer avec un inconnu. Mais cette conférence était à peu près inévitable, et je n'avais plus qu'à en tirer le meilleur parti possible.

— Vous arrivez fort à propos, me dit le vieux gentleman. J'ai, mon cher monsieur, deux mots à vous dire, et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je profiterai de l'occasion qui s'offre. Pour abrégé les préliminaires, je vous dirai que miss Halcombe et moi nous venons de traiter certaines affaires de famille, — les affaires qui m'ont amené ici, — et, dans le cours de notre conversation, elle en est tout naturellement venue à me parler, tant de ces détails désagréables auxquels se rattache la lettre anonyme, que de la part, très-honorable et très-convenable, prise par vous dans ce qui a été fait jusqu'ici. Cette coopération, je le comprends à merveille, doit vous faire prendre un intérêt très-vif, qu'en d'autres circonstances vous n'auriez pas ressenti, à savoir en bonnes mains la direction de l'enquête par vous commencée. Soyez parfaitement tranquille sur ce point, mon cher monsieur ; cette enquête est désormais mon affaire.

— Vous êtes, sous tous les rapports, monsieur Gilmore, bien plus capable que moi de conseiller et d'agir en une matière si délicate. Jugeriez-vous indiscret de ma part de vous demander si

vous avez arrêté la marche que vous comptez suivre ?

— En tant qu'on puisse l'arrêter dès à présent, monsieur Hartright, elle est arrêtée. Je compte envoyer une copie de la lettre, avec un exposé détaillé des circonstances y relatives, à l'avocat de sir Percival Glyde, un de mes confrères de Londres, que je connais quelque peu. Je garderai ici la lettre elle-même en original, pour la montrer à sir Percival Glyde, aussitôt son arrivée. J'ai déjà pourvu aux moyens de retrouver les deux femmes, en envoyant un des serviteurs de M. Fairlie, — un homme de confiance, — chargé de prendre des renseignements à la station. Il a tout l'argent nécessaire, des instructions très-détaillées, et, pour peu qu'il retrouve leur piste, il doit les suivre en quelque lieu qu'elles soient allées. C'est tout ce qui se peut faire jusqu'à lundi, jour où arrive sir Percival. Quant à moi, je ne doute pas qu'il ne donne immédiatement toutes les explications que l'on doit attendre d'un gentleman et d'un homme d'honneur. Sir Percival est placé fort haut, monsieur ; — sa position est éminente, sa réputation au-dessus de tout soupçon — je suis donc, quant au résultat, parfaitement rassuré ; parfaitement rassuré, je me plais à vous le dire. Ma vieille expérience m'apprend que pareilles choses arrivent quasi tous les jours. Lettres anonymes, — femmes malheureuses, — c'est le fait de notre triste état social. Je reconnais qu'il y a, dans ces cas particuliers, quelques complications extraordinaires ; mais, abstraction faite d'icelles, rien de plus commun, de plus déplorablement commun, que le cas en lui-même.

— Malheureusement pour moi, monsieur Gilmore, je crains bien de ne pas l'envisager du même point de vue que vous.

— Naturel, mon cher monsieur, très-naturel !... Je suis un vieillard, et les choses m'apparaissent sous leur aspect

pratique. Vous êtes un jeune homme, et vous vous attachez à ce qu'elles ont de romanesque. Ne disputons pas sur nos manières de voir. Mon métier me condamne à vivre dans une atmosphère de disputes, monsieur Hartright ; et je ne suis que trop enclin à m'y soustraire, quand je le puis, comme à présent. Attendons les événements, attendons les, mon cher monsieur ! Voici un charmant séjour ! La chasse y est-elle bonne ?... Probablement non ; — M. Fairlie ne fait pas garder sa terre, à ce que je crois... C'est égal, charmant séjour. Société fort agréable !... Vous dessinez, monsieur Hartright ? Vous êtes peintre, à ce qu'on dit ? Un talent qu'on voudrait avoir !... Quel genre cultivez vous ?

Nous retombâmes ainsi dans la conversation banale, — c'est-à-dire, pour

être plus vrai, M. Gilmore causa, et je fit semblant de l'écouter. Mon attention était bien loin de lui et des sujets qu'il traitait avec une façon surabondante. Mes deux dernières heures de promenade solitaire m'avaient laissé sous une influence encore active. J'avais arrêté dans mon esprit le projet de hâter mon départ. Pourquoi prolonger inutilement, fût-ce d'une minute, la dure épreuve des adieux ? A qui désormais ma présence pouvait-elle servir ? En continuant à séjourner plus longtemps dans le Cumberland, je perdais mon temps purement et simplement ; et comme aucune limite n'était fixée dans le congé que j'avais obtenu de mon patron, pourquoi ne pas en finir, et ne pas en finir à l'heure même.

Je m'y décidai. Il restait encore quelques heures de jour, et nulle raison

n'existait pour m'empêcher de reprendre, dès cette après-midi même, la route de Londres. Je saisis donc le premier prétexte qui s'offrit à moi pour me défaire poliment de M. Gilmore, et rentrer aussitôt à la maison.

En remontant dans mon appartement, je rencontrai sur l'es-aiier miss Halcombe. Elle vit, à la hâte de mon allure, au changement de mes manières, que j'avais en vue quelque nouvel objet, et me demanda ce qui était arrivé.

Je lui fis connaître exactement, dans les termes que je viens d'employer, les motifs qui m'avaient fait songer à précipiter mon départ.

— Non, non dit-elle, avec une insistance presque tendre ; quittons-nous comme des amis se quittent ; rompez avec nous le pain, une fois encore. Restez à dîner, restez, et tâchons de

rendre la dernière soirée que nous passons ensemble aussi joyeuse, aussi pareille aux premières que nous pourrions y parvenir. Je vous le demande ; mistress Vesey, vous le demande aussi... Puis elle ajouta, non sans avoir hésité : — Laura se joint également à cette invitation...

Je promis alors de ne pas partir. Dieu sait que je ne voulais laisser, à aucune d'elles, même l'ombre d'une impression pénible.

Nulle part mieux que dans mon atelier, je ne pouvais attendre le signal du repas. Je ne descendis que quand la cloche eût sonné le dîner.

(à suivre.)

DEVINETTES



Où donc est passé l'horloger ?



Tous les egens rappellent la femme qui vend des pommes, alors qu'elle est là devant eux.



Cherchez le pianiste que ces danseur attende.

LE SON DU



PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 9015 MONTREAL

LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres

ARCHAMBAULT & BELVEAU,

Tel. Bell 1990

1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

Fumez.....

LES

Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. M. FORTIER

ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

N. LÉVEILLÉ

Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison
L. C. DeTonnancourt.

138 1/2 RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

R. WILSON SMITH

Courtier en Valeurs de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures Municipales, Bons du Gouvernement et Actions de Chemin de Fer, Valeurs de première classe convenables pour placements en fidécommis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

Universel

Relié, \$2.00.

LA COMPAGNIE DE



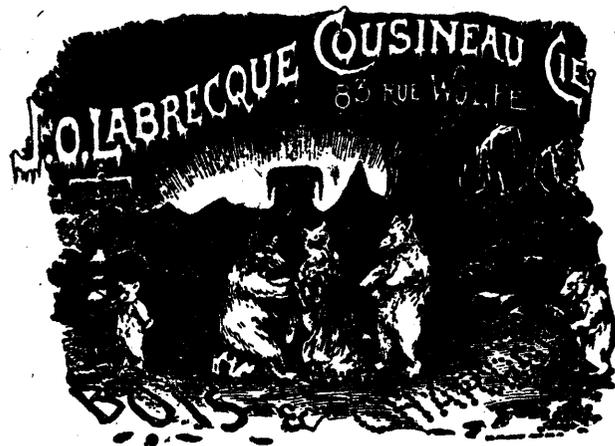
Photogravure Commerciale

A. S. BRODEUR, Dessinateur,

1560 Rue Notre Dame Montreal

Directeur-Gerant.

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



83, Rue Wolfe, 83

MONTREAL.

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le

SEULS AGENTS AU CANADA:

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et
Cigarettes.

Aberdeen 10 cts.

Little Buck 5 cts.

Les meilleures marques du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturées par la

Blackstone Cigar Factory,

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

MONTREAL.

THEO. A. GROTHE,

Horloger
et **Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

95½ rue St. Laurent,

MONTREAL